

Face aux événements,

Mgr Pontier refuse la tentation de la vengeance

Dans cet entretien à son retour de Cracovie, le 4 août dernier, Mgr Georges Pontier revient, notamment, sur la situation en France après l'attentat de Nice et l'assassinat du P. Jacques Hamel à Saint-Etienne-du-Rouvray.

Mgr Pontier, l'énumération des attentats n'en finit pas : en France, en Europe, aux Etats-Unis, au Moyen-Orient, en Afrique... Sommes-nous en état de guerre, comme on l'entend dire souvent par des responsables politiques ?

C'est une expression ambiguë qu'il est préférable d'éviter. Nous sommes face à une violence totalement folle et irrationnelle, revendiquée par Daech. Quelle interprétation donner à ces revendications ? Est-ce le chant du cygne d'un Etat islamique en perte de vitesse ? Une stratégie nouvelle contre l'Occident ?

Dans cette situation dramatique, il faut d'abord penser aux familles touchées par la perte d'un des leurs et à toutes celles marquées à vie par diverses formes de violence.

On constate que des personnalités fragiles sont séduites par le biais d'Internet, prêtes à se suicider pour tuer. Il ne faut pas être naïfs, comme on nous le reproche parfois, et ne pas prendre la mesure de cette folie qui s'empare de jeunes de notre pays. Mais en même temps, il ne faut pas rajouter de la violence verbale, de la violence liée à la peur, il ne faut pas s'enfermer dans des oppositions de blocs. On doit reconnaître que ceux qui sont les plus menacés par Daech dans le monde, ce sont des musulmans. Le critère de la guerre de religion ne fonctionne pas. C'est autre chose qui se passe. Ce sont la complexité de notre monde, des relations internationales et les ambitions qui sont à l'origine de ces drames.

L'Etat islamique voudrait dresser les communautés les unes contre les autres, susciter la colère et le désir de vengeance. Que peut-on opposer à cette terreur ?

On peut opposer ce qui nous vient de notre foi chrétienne : le refus de la peur, les occasions de se rencontrer et de se connaître, le dialogue. Nos sociétés sont plurielles aujourd'hui. On peut le déplorer, mais la réalité s'impose à nous. Il faut vivre cette pluralité non pas à regret, mais comme une tâche nouvelle à accomplir et à réussir. Notre responsabilité de citoyens et de chrétiens est d'œuvrer pour que la pluralité de notre société ne nous oppose pas mais nous enrichisse. Je pense que la majorité des Français le souhaite.

Le meurtre d'un prêtre dans une église a provoqué un électrochoc. L'émotion suscitée par l'assassinat du P. Hamel semble témoigner d'un attachement plus profond qu'on ne le croyait à l'Eglise catholique en France. Qu'en pensez-vous ?

Je suis toujours prudent face à l'interprétation d'événements. Ce que veut dire cette réaction massive, c'est que, pour tous les Français, il s'agit d'un acte d'horreur. Le meurtre d'un homme âgé, toujours en train de rendre service, en lien avec les autres, y compris avec les musulmans. Et puis, c'est l'horreur parce qu'il célébrait un acte religieux, dans une église qui est un refuge, un lieu de paix, d'intériorité. Les Français l'ont senti. Est-ce que cela exprime leur attachement à l'Eglise catholique ? Ça, c'est une autre affaire et ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est que, dans notre monde, on ne banalise pas l'horreur. Le seuil dans l'expression de l'horreur a été ressenti par tous, et du coup, on s'est dit : il faut faire quelque chose, on ne peut pas en rester là. Ce qui a provoqué ce désir de se rencontrer, et ça, c'est particulièrement encourageant.

Justement, après l'assassinat du P. Hamel, les rencontres se sont multipliées entre catholiques et musulmans. Comment poursuivre dans ce sens et construire maintenant des projets communs ?

Dans notre diocèse, depuis plusieurs années, un groupe de prêtres et d'imams se retrouve régulièrement. Au mois de mai, une journée de fraternité a rassemblé près de 200 chrétiens et musulmans. Il y a aussi des rencontres fructueuses dans l'Enseignement catholique. Il ne faudrait pas que les liens qui permettent de progresser dans la confiance réciproque soient un feu de paille. Chaque fois qu'un crime abominable est commis, une phrase revient : on fait quelque chose pour qu'il ne soit pas mort pour rien... Cela prouve bien que, dans notre conscience humaine et dans notre cœur, il y a cette certitude que nous sommes liés les uns aux autres, et que ce qui arrive à l'un doit servir à tous.

Ce qui est nouveau, c'est que les responsables musulmans de France ont invité les membres de leur communauté à se rendre dans les églises pour exprimer leur compassion et leur amitié. Des leaders prennent la parole beaucoup plus fortement et clairement qu'ils ne le faisaient il y a encore trois ou quatre ans. C'est à eux de faire le travail à l'intérieur de leur communauté, en termes de formation et de lutte contre la radicalisation, pour que leurs fidèles ne soient pas vulnérables aux tendances extrémistes et fondamentalistes.

Et nous-mêmes, nous devons faire ce travail au sein de la communauté chrétienne, parce que la peur devant de tels événements prend le dessus et ne laisse pas place immédiatement à ce que nous recevons de notre foi : ne pas tomber dans la haine, prier pour ses ennemis, pardonner... La vraie solution n'est pas dans la volonté de devenir plus fort que l'autre pour l'éliminer, mais dans la connaissance, l'estime réciproque, la tolérance, le respect, le changement d'attitude et de regard les uns par rapport aux autres.

Aux obsèques du P. Hamel, l'archevêque de Rouen, Mgr Dominique Lebrun, a invité « ceux qui en ont oublié le chemin à visiter une église dans les jours qui viennent pour affirmer que la violence ne prendra pas le dessus dans leur cœur ». Cela rejoint votre invitation à faire sonner les cloches des églises le jour de l'Assomption et à prier pour la France.

L'idée, c'est d'inviter ceux qui ont oublié la fréquentation de « l'église bâtiment » à venir s'y recueillir. Cette année, il m'a semblé très important de demander de prier spécialement pour notre pays qui est sur une ligne de crête. Beaucoup d'analystes disent la fragilité de notre société, estimant qu'elle peut basculer dans la violence d'un jour à l'autre. Nous avons voulu profiter du 15 août pour laisser convertir en nous ce qui serait désespérance et refuser la tentation de la violence ou l'intolérance dans nos pensées, nos analyses, nos propos, nos actes. L'Assomption est une fête d'espérance : Marie accueillie en Dieu, vivante pour toujours. C'est la résurrection, la victoire sur ce qui est violence, haine et mort.

Comment les jeunes Français présents à Cracovie ont-ils vécu ces événements ?

Ils ont été très marqués, en particulier les jeunes du diocèse de Rouen, qui ont eu un temps spécial avec leur évêque avant son retour en Normandie. Et puis dans les catéchèses, forcément, après cet événement, nous ne pouvions plus parler en l'air de la miséricorde, de la bienveillance, du pardon. Nous étions remis devant une situation concrète et cela a marqué l'enseignement et les échanges qui suivaient. Nous avons eu aussi le témoignage d'une jeune Syrienne, car il nous faut réaliser ce que d'autres vivent. Nous oublions bien vite qu'ils connaissent des situations bien pires que la nôtre, et depuis longtemps...

Quels ont été les moments marquants de ces JMJ ?

Ce qui a marqué les jeunes, c'est d'abord l'accueil dans les familles : leur disponibilité, malgré l'obstacle de la langue, leur foi, leur sens du service. Vraiment, les Polonais ne pouvaient pas faire mieux !

La cérémonie qui m'a le plus touché, c'est le chemin de croix, sûrement parce qu'on était en lien avec ces événements, mais aussi parce que le texte de la méditation était très beau, avec les stations associées aux œuvres de miséricorde, des visuels et des chorégraphies extraordinaires, dans un climat de recueillement.

A la célébration d'ouverture, en voyant passer les drapeaux de tous les pays, je me disais : cette foule représente le monde entier dans la joie, la paix et l'unité. C'est comme une parabole du projet de Dieu : que l'humanité se fasse famille, et qu'un jour, il n'y ait qu'un seul drapeau, celui de la fraternité !

Les JMJistes ont été marqués par les appels à l'engagement lancés par le pape François et quelques-unes de ses métaphores, comme celle du canapé !

Oui, ces images concrètes parlent aux jeunes. Evidemment, passer sa vie sur un canapé, ce n'est pas un objectif ni une ambition ! L'accueil des réfugiés est revenu aussi régulièrement dans ses propos, comme un lieu de l'histoire d'aujourd'hui, qui interpelle notre conscience chrétienne, notre engagement, notre foi dans la dignité de tout homme et dans la pluralité de nos sociétés.

Un récent sondage montre que les jeunes se disent plus croyants que la génération précédente, et, en même temps, estiment, en majorité, que les religions sont source de division plus que de paix. Cela vous étonne-t-il ?

A force d'entendre dire que les conflits viennent des religions, je comprends qu'ils pensent cela... On ne dit jamais que les religions sont facteurs de paix, de sociabilité, d'action éducative, de fraternité. C'est une heureuse surprise de voir que les jeunes Français se disent croyants et ont confiance en Dieu. Cela me convainc de la liberté de l'Esprit de Dieu pour accompagner l'histoire humaine et faire résonner dans le cœur des jeunes sa présence, son amour, son projet de vie et de bonheur, et pour les mettre en marche.

Mgr Pontier, vous avez célébré au mois de juin votre jubilé sacerdotal à Notre-Dame de la Garde avec les autres prêtres jubilaires. Comment vivez-vous la miséricorde dans votre ministère ?

Nous sommes témoins d'un Dieu tendre et miséricordieux, d'un Dieu d'amour, quand on baptise, quand on célèbre le sacrement du pardon, l'eucharistie, quand on commente la Parole de Dieu. Ce visage de Dieu révélé par le Christ est au cœur de notre ministère. Et nous devons convertir nos actes, nos paroles, nos gestes, nos manières de nous adresser aux autres, pour que ce visage de miséricorde et de tendresse soit connu. Nous sommes témoins de l'œuvre de l'esprit de Dieu dans la vie des personnes. C'est un émerveillement à travers les rencontres, les confidences, les événements de la vie que nous partageons avec elles.

Cinquante ans de ministère et dix ans à Marseille : un double anniversaire cette année ! Marseille vous a adopté, mais vous-même, vous sentez-vous Marseillais aujourd'hui ?

Je me sens Marseillais ! Et je n'oublie pas qu'il n'y a pas que Marseille dans mon diocèse, mais aussi Aubagne, La Ciotat, Auriol, Carnoux, La Bouilladisse et toutes les communes alentour ! C'est la vie des gens qui est attachante, ce brassage de la population, une facilité et une simplicité de contact, cet apprentissage du respect de l'autre du fait de la diversité, une réussite, même si elle est fragile, de la vie entre communautés. Je crois que Marseille Espérance représente de ce point de vue un heureux symbole.

L'année pastorale va commencer, avec la messe de rentrée, le 2 octobre, au cours de laquelle deux diacres seront ordonnés. Des vœux pour cette nouvelle année ?

Chaque année pastorale est marquée par des événements prévus... ou non. Ces événements imprévus, il faut se demander comment les vivre en chrétiens. Dans notre société, nous avons un rôle de témoins de la dignité de tout homme, en particulier des plus défavorisés et des plus démunis. Nous avons aussi un service à rendre dans la formation de la jeunesse. Aujourd'hui, la formation devient très importante pour donner ces repères du vivre ensemble que nous cherchons tous.

Pensons aussi aux défis autour de la famille. Après le Synode, il faut maintenant, par quelques temps forts que nous sommes en train de prévoir, mettre en œuvre ce que le pape François a écrit dans son exhortation apostolique. Cela va nourrir notre année pastorale, avec, toujours, le souci des vocations sacerdotales, mais aussi des vocations au mariage, à la vie religieuse, pour que le visage de notre Eglise diocésaine soit le plus varié et le plus complet possible.

Propos recueillis par Dominique Paquier-Galliard